

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Le Survenant* de Germaine Guèvremont (Éd. Fides)**

Adrien Thério

Number 28, Winter 1982–1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39670ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thério, A. (1982). Review of [*Le Survenant* de Germaine Guèvremont (Éd. Fides)]. *Lettres québécoises*, (28), 25–28.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le Survenant



de Germaine Guèvremont

(Éd. Fides)

« Roman de la terre », « roman paysan », « roman régionaliste », nous redisent en chœur une bonne douzaine de critiques qui ont vanté ce récit. Ne vaudrait-il par mieux maintenant oublier toutes ces expressions et dire que si ce livre émeut encore, c'est tout simplement parce que c'est le roman de l'amour impossible ?

Après une relecture attentive du livre de madame Guèvremont, je me suis amusé à lire tous ces jugements critiques qu'Aurélien Boivin nous offre à la fin du *Survenant*, pour voir si mes idées s'accorderaient avec celles de mes devanciers. Globalement, je dirai non. Je ne veux pas laisser entendre que tous ces critiques n'ont

rien dit de valable au sujet du *Survenant*. Ils se sont tous laissé prendre par les êtres « profondément humains » qu'ils y ont rencontrés et ils ont essayé de trouver les raisons qui placent ce récit au plan des œuvres littéraires. Les premiers à parler de l'œuvre étaient peut-être trop près d'elle. La première édition du livre

remonte à 1945. Nous n'étions pas encore sortis du roman de la terre. Puisque l'histoire se passait dans les îles de Sorel, en pleine terre et mer, il était facile de relier cette fiction à toutes celles qui étaient nées de la terre avant elle. Le fait est, cependant, qu'on parle très peu de la terre dans ce roman. Voit-on les Beauchemin

faire la moisson ? Les voit-on s'occuper beaucoup des travaux de la ferme ? Le père Didace, le Survenant, Angéline ont de tout autres préoccupations. Le premier a une passion, la pêche. Le deuxième est une sorte d'artiste vagabond qui ne perd aucune occasion de se saouler. La troisième nourrit son amour en mettant des fleurs aux autels de l'église.

Je ne dirai pas que la terre n'est pas présente ici mais l'eau l'est bien davantage. Madame Guèvremont avait besoin d'un coin de pays pour faire vivre ses personnages et a choisi tout naturellement le pays de Sorel qu'elle connaissait bien. L'une des raisons qui ont fait croire à tout le monde — sauf quelques exceptions — que nous avions avec *Le Survenant* notre dernier roman de la terre, c'est que madame Guèvremont ex-celle à décrire le passage d'une saison à l'autre, à la campagne. Je vous en donne un exemple assez long :

La pleine lune d'avril apporta le coup d'eau. Après les inondations, la terre fuma et peu à peu, elle sécha. Pendant des jours et des jours, elle s'étira paresseusement au soleil avant de s'éveiller tout à fait.

Enfin, un matin, le printemps éclata. Un duvet blond flotta sur la campagne plus blonde, elle aussi. L'eau du chenal redevint claire et verte. Par moments, ses courtes vagues scintillaient, telles des écailles d'argent. Souvent le Survenant suivait leur jeu captivant. Un midi, il crut entendre un murmure étranger. Il prêta l'oreille : plus qu'un murmure, un chant suave, une musique incomparable s'élevait parmi la prèle des marais, droite et rose près des berges. De partout à la fois, de la rivière, du cœur de la terre sonore, une musique montait, grandissait. Ses ondes harmonieuses couvrirent la plaine entière, elles enveloppèrent le Chenal du Moine et se répandirent passé les baies, passé les petits chenaux, passé les rigolets, à l'infini. En un hymne à la vie, les grenouilles se dévasant remontaient à la surface de l'eau et célébraient leurs noces avec la lumière du jour.

Après une pluie de durée, une odeur végétale terrestre dépassa les

clairières et, dans le vent aigre, alla rejoindre l'odeur douceâtre de l'eau : parmi le paillis, les fougères à peine visibles sortaient la tête. Le lendemain, elles se déroulèrent déjà hautes, hors de terre. Puis à côté de la première dent-de-lion, la prèle des champs dressa son fragile cône vert.

N'est-ce pas assez beau comme description de la venue du printemps ? N'est-ce pas assez bien travaillé ? N'est-ce pas assez romantique ? C'est tellement beau que c'en est navrant. C'est tellement travaillé que c'en est énervant. C'est tellement romantique que c'en est gênant. Qu'on me montre un morceau de bravoure comme celui-ci dans toute la littérature québécoise ! On n'en trouvera même pas dans *Menaud*. Et Léo-Paul Desrosiers avec ses milliers de descriptions de la nature peut aller se rhabiller. S'il ne s'agit pas ici du paradis terrestre, je voudrais bien savoir de quoi il s'agit. Et c'est peut-être le désir inavoué du paradis terrestre que nous avons tous en nous qui a porté tant de critiques à aimer ce livre sans trop savoir pourquoi.

Ainsi, Berthelot Brunet nous dit : « Si le terroir n'avait pas été inventé, Germaine Guèvremont l'inventerait ». Roger Duhamel qui a dépassé l'âge des romans de la terre est capable d'affirmer : « Pour un peu je me réconcilieraï avec les romans paysans ». Romain Légaré voit dans ce livre « une intelligente et fidèle observation de la vie paysanne et de la nature soreloise ». André Langevin qui parle de « passions étouffées et de désirs inavoués » poursuit : « Il y avait longtemps que nos lettres ne nous avaient pas donné un roman paysan d'une telle justesse de ton et aussi dépourvu d'artifices et de lieux communs ». « Romans de la terre que *Le Survenant* et *Marie Didace* mais complexes et profondément humains » nous apprend Clément Marchand. Et Jean-Paul Pinsonneault de renchérir : « Dans sa peinture de l'âme paysanne, Mme Guèvremont ne révèle pas seulement ses incomparables dons d'artiste, mais surtout sa connaissance profonde du paysan et du milieu terrien ». Plusieurs autres voix chantent la même chose sur un

ton quelque peu différent. Quelques unes, discordantes. Bruno Lafleur ose dire « La nature, la terre et les saisons ne jouent qu'un rôle bien secondaire dans son roman ». Pour Alfred Desrochers, le Survenant n'est autre que la réincarnation de Louis Hémon. Albert Bergeron souligne qu'« On reste délicieusement étonné du peu d'activité extérieure déployée dans ces pages, quelques travaux de la ferme, quelques excursions de chasse, des randonnées à Sorel ». Pour Robert Major, madame Guèvremont « a écrit un des premiers romans franchement et sainement érotiques de notre littérature ».

À mon avis cependant, c'est Jean-Pierre Duquette qui se rapproche le plus de la vérité. Il n'a pas osé la dire mais il la laisse entendre. Après avoir parlé de « l'étrange attitude du grand-dieu-des routes vis-à-vis des femmes », il reprend un peu plus bas : « D'où vient cet inexplicable refus de l'amour ? D'une expérience malheureuse ? D'une autre passion, justement, comme l'alcool ? Ou plutôt de son vice intime, du mal qui le tient aux os : la route, la liberté ? »

Oui, tout cela est très bien. Mais, je suis obligé de poser cette question : d'où vient qu'il a cette passion pour la route, la liberté ? N'a-t-il pas peur de trop faire connaître son moi intime en restant trop longtemps quelque part ? Pourquoi prend-il la peine de dire aux Beauchemin : « Je vous questionne pas (...) Faites comme moi. (...) Je vous servirai d'engagé et appelez-moi comme vous voudrez ». Il ne veut même pas dire son nom. Pourquoi tient-il tellement à rester anonyme ? Ne serait-ce pas tout simplement parce qu'il y a quelque chose dans sa personnalité qu'il ne veut pas dévoiler ? Pourquoi Jean-Pierre Duquette a-t-il utilisé l'expression « vice intime » en parlant de son amour de la route et de la liberté ? L'amour de la route et de la liberté, ce n'est pas un vice. Par contre, en 1940, l'homosexualité, dans n'importe quelle société québécoise, aurait certainement passé pour un vice. Ainsi, personne n'aurait voulu laisser soupçonner qu'il avait un penchant pour les personnes de son sexe.

Il y a des gens qui diront que je charrie. Pourtant, c'est après plusieurs lectures de ce récit que j'en viens à la conclusion que le Survenant possède toutes les qualités — ou tous les défauts si l'on préfère — de l'homosexuel qui se cache. Le fait qu'il sache si bien se défendre quand on se pose des questions sur sa virilité le prouve bien. Il laisse entendre qu'il en sait long sur les « créatures ». Il va même jusqu'à dire à Phonsine qui l'a traité de « vieux garçon » : « Qui c'est qui t'a déjà dit que j'étais...? Écoute, la petite mère, on ferait peut-être un bon almanach de la mère Siegel avec ce que je connais là-dessus ». Pourtant, ses connaissances « là-dessus », le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne les met pas en pratique au Chenal du Moine. Aucune fille ne l'attire, pas même Bernadette Salvail qui, selon l'expression de la romancière, est « belle comme une image. »

Le Survenant sent donc le besoin de se défendre, de prévenir les coups. Et pas seulement en paroles. Il a des attentions pour Phonsine à qui il offre une botte de foin d'odeur et pour Angéline à qui il offre un cornet de bonbons le jour de Pâques. Ces attentions font partie de son auto-défense. S'il ne veut pas qu'on le soupçonne de son « vice », il faut agir pour laisser croire qu'il n'a rien à cacher.

D'ailleurs, c'est la romancière elle-même qui, tout au cours du récit, nous dit sans s'en rendre compte, peut-être, que son Survenant n'a aucune attirance pour les femmes. En toute logique, s'il n'aime pas les femmes, il doit aimer ailleurs. Écoutons-la :

Et quand il s'était penché pour ramasser un clou, elle (Angéline) avait vu à la naissance de la nuque une éclaircie de peau blanche, trop blanche pour un homme, une peau fine, il lui semblait.

Bon compagnon et causeur avec les hommes, Venant se montrait distant envers les femmes. Quand il ne se moquait pas de leur inutilité dans le monde, il les ignorait. Des quatre demoiselles Provençal, il eût été fort en peine de dire laquelle était Catherine, Lisabel, Marie ou

Geneviève. Deux fois dans la même semaine, il avait commis la gauche-rie de confondre Bernadette Salvail, dont la réputation de beauté s'étendait au delà de la Grand'Rivière, et la petite maîtresse d'école, d'une laideur de pichou...

Le Survenant tourna le dos aux femmes et se mit à causer avec les hommes, laissant sa main étalée sur la table, près d'Angéline.

Le Survenant buvait autrement. Lentement. Attentif à ne pas laisser une goutte s'égarer. Bernadette ? Il se souciait bien d'elle. Bernadette n'existait pas.

À un moment donné, Angéline invite le Survenant à venir avec elle chez « L'ami du Navigateur » pour lui acheter des vêtements. Mais la proposition gêne le Survenant :

Distrait et nerveux, Venant répondit dans la vague. (...) Au bout d'un quart d'heure, comme Angéline tirait son sac à ouvrage, il dit en se levant :

— Sors pas ton tricotage, la Noire. Je peux pas veiller tard à soir. Sans plus d'explication, il partit.

Un peu plus loin, en revenant de Sorel nos deux « amoureux » voient des bohémiens se caresser près d'une roulotte. Angéline est scandalisée. Après un bref échange de conversation, elle dit :

— Qui en ait pour qui l'amour soye... rien que ça.

L'air soudain attristé, le Survenant regarda ailleurs et marmonna :

— Faut jamais mépriser ce qu'on comprend pas.

Attristé à son tour de la tristesse inexplicable du Survenant, Angéline se tut. Ils allèrent ainsi, côte à côte, si près qu'ils sentaient la chaleur de leurs bras à travers les vêtements, mais éloignés à des lieux par la pensée.

— Tu pleures ? Pourquoi que tu pleures Angéline ? Pas par rapport à moi, hein, la Noire ? Je veux pas que tu verses une seule larme pour moi. Jamais.

(...)

Tu sais la Noire, dans le fond de mon cœur, je suis pas méchant.



Un peu plus, il allait lui avouer qu'il était incapable d'aimer les femmes. En 1982, il l'aurait fait mais comment aurait-il pu avoir ce courage en 1940 ?

Toutes ces citations nous obligent à nous demander si Germaine Guèvremont ne savait pas dès le départ que son Survenant était homosexuel ? Elle aurait pu nous laisser dans le doute. Elle aurait pu lui permettre de se laisser aller de temps en temps, avec les filles, sans que cela ne porte à conséquence ; elle aurait pu lui prêter les remarques d'usage que les gars utilisent à propos des filles pour se montrer virils ; elle aurait dû surtout nous faire croire qu'il savait reconnaître et désirer les beaux corps féminins quand il en avait devant lui. Au contraire, elle fait tout pour nous faire croire que son Survenant est absolument insensible à la beauté féminine. Quand je pense que Mireille Servais-Maquoi, dans *Le Roman de la terre au Québec* nous dit : « Le Survenant, opposé à Amable, figure le représentant idéal de la race, l'élu qui mérite de recevoir la terre en partage parce qu'il possède toutes les qualités requises pour assurer sa sauvegarde » ! Qu'il possède des qualités, c'est indéniable. C'est non seulement un bon travailleur, c'est aussi un musicien, un artiste qui sculpte toutes sortes de beaux objets, qui sait bâtir un canot, etc. Mais de là à dire qu'il a « toutes les qualités requises » quand on sait que la famille des Beauchemin est établie au Chenal du Moine depuis des générations et que le père Dida-



ROBERT LALONDE

Le dernier été des Indiens

Roman — 160 pages — 9,95\$

L'été 1959, pour Michel, ne ressemblera à aucun autre.

Il sera rouge, ébloui, magique. L'indien Kanak l'initiera aux joies innocentes et scandaleuses du sexe, de la nature et de la liberté.

Mais le rouge et le blanc peuvent-ils se mêler impunément ?

ce attend avec impatience un petit-fils pour perpétuer la race, c'est y aller un peu fort. La réponse à Mirreille Servais-Maquoi, je la trouve chez André Vanasse qui, sans parler d'homosexualité, nous arrive au milieu de cet article qu'on pourra lire dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, 1940-1959* avec cette phrase qui en dit long : « Éternel enfant prodigue, il se montre par contre incapable d'accéder à la paternité ». Et pour cause !

Si vous n'êtes pas encore convaincus de ce que j'avance, j'en arrive au clou de cette belle histoire, la seule scène d'amour de ce roman « érotique » selon Robert Major. Angéline, elle si timide d'ordinaire, dans des mots discrets, va jusqu'à proposer le mariage au Survenant :

— Si tu voulais, Survenant...
Tendrement, il emprisonna un moment dans les siennes les mains qui s'accrochaient à lui et y enfouit son

Ce qu'en dit la critique :

« Robert Lalonde écrit bien, très bien avec force et simplicité... avec une émotion contenue et sans complaisance. »

J. Cellard

Le Monde

« La perfection de l'échec. M. Lalonde patauge d'un bout à l'autre de son récit. »

R. Marcel

la presse

« Attention, ce livre brûle d'une passion contenue derrière la mélodie d'une langue aux aguets. »

J.P. Chaillet

Les nouvelles littéraires

« ... Un style alerte, cadencé, poétique... mais rien à faire le message reste en travers de la gorge. »

M. Pelletier

LE DEVOIR

« Lalonde a écrit ici un livre très sensuel, fort tendre, bourré d'images, trempé dans l'eau très claire et les fortes couleurs du désir. »

M. Talbot

Dimanche-Matin

visage. D'un geste brusque, il se dégagea et, la voix enrouée, il dit :

— Tente-moi pas, Angéline. C'est mieux. À grandes foulées, il se perdit dans la nuit noire.

Comme grande scène d'amour, on a déjà vu quelque chose de plus relevé. Quel homosexuel, à la place du Survenant, n'aurait pu faire mieux ? Mais, jusqu'à la fin, le Survenant est prudent. Il use d'auto-défense. « Tente-moi pas Angéline. C'est mieux », ce qui voudrait dire que sa vertu est en danger. En fait, il vient encore de se trouver une porte de sortie. Il se perd d'ailleurs aussitôt dans la nuit noire. On apprendra quelques pages plus loin que le Survenant est disparu comme il était venu. Un bon matin, on le cherche et il n'est plus là. Pourquoi ? Pour la bonne raison que, comme il l'a dit plus haut, « dans le fond de mon cœur, je suis pas méchant ». C'est qu'il vient enfin de se rendre compte qu'Angéline est vraiment amoureuse de lui et qu'il ne peut rien pour elle. Plutôt que de lui faire entrevoir le paradis et ne pas le lui donner, il préfère s'en aller, croyant ainsi qu'elle souffrira moins. Il a une autre raison de partir. S'il était resté et avait continué à ne pas faire cas des filles comme auparavant, s'il avait continué à fréquenter Angéline sans jamais lui proposer le mariage, n'aurait-on pas fini par découvrir son « vice caché » ? Il ne peut donc plus rester au Chenal du Moine. Il s'en ira dans un autre village, très loin, trouvera un autre nom et fera des efforts pour vivre sa vie du mieux qu'il peut jusqu'au moment où on pourra le soupçonner de...

Pourquoi cette histoire est-elle si belle ? Tout simplement parce que les plus belles histoires sont toujours des histoires d'amour impossible. Roméo et Juliette, vous vous rappelez ? □

1. *La Chronologie, la bibliographie et les jugements critiques pour cette édition poche 1982 chez Fides ont été préparés par Aurélien Boivin. À noter qu'il n'y a pas de préface ou d'introduction. Seulement une note de l'éditeur en guise de présentation.*